

LE NOBLE JEU DU FOOT BALL.



Ce qu'on peut appeler un royal coup de pied.

LA MORT DU SPAHI

Deux hommes noirs s'étaient acharnés après Jean. — Lui était plus fort qu'eux ; il les roulait et les chavirait avec rage, — et toujours ils revenaient.

A la fin, ses mains n'avaient plus de prise sur le noir huileux de leur peau nue ; ses mains glissaient dans du sang ; — et puis il s'affaiblissait par toutes ses blessures.

Il perçut confusément ces dernières images : ses camarades morts, tombés à ses côtés, — et le gros de l'armée noire qui courait toujours, prête à disparaître ; — et le beau Muller qui râlait près de lui, en rendant du sang par la bouche ; — et, là bas, déjà très loin, le grand Nyaor qui se frayait un chemin dans la direction de Saldé, en fauchant à grands coups de sabre dans un groupe noir.

Et puis, à trois, ils le terrassèrent, ils le couchèrent sur le côté, lui tenant les bras, — et l'un d'eux appuya contre sa poitrine un grand couteau de fer.

Une minute effroyable d'angoisse, pendant laquelle Jean sentit la pression de ce couteau contre son corps. Et pas un secours humain, rien, tous tombés, personne !...

Le drap rouge de sa veste et la grosse toile de sa chemise de soldat, et sa chair, laissaient matelas et résistaient : le couteau était mal aiguisé !

Le nègre appuya plus fort. — Jean poussa un grand cri rauque et tout à coup son flanc se creva. — La lame, avec un petit crissement horrible, plongea dans sa poitrine profonde ; — on la remua dans le trou, — puis on l'arracha à deux mains, — et l'on repoussa le corps du pied.

C'était lui le dernier. — Les démons noirs prirent leur course en poussant leur cri de victoire ; en une minute, ils avaient fui comme le vent dans la direction de leur armée.

On les laissa seuls, les spahis, — et le calme de la mort commença pour eux.

Jean, se trainant sous les tamaris au feuillage grêle, chercha un endroit où sa tête fût à l'ombre, et s'y installa pour mourir.

Il avait soif, une soif ardente, et de petits mouvements convulsifs commençaient à agiter sa gorge.

Souvent, il avait vu mourir de ses camarades d'Afrique, et il connaissait ce signe lugubre de la fin, que le peuple appelle le hoquet de la mort.

Le sang coulait de son côté, et le sable aride buvait ce sang comme une rosée.

Pourtant, il souffrait moins : à part cette soif, toujours, qui le brûlait, il ne souffrait presque plus.

Il avait des visions étranges, le pauvre spahi ; la chaîne des Cévennes, les sites familiers d'autrefois et sa chaumière dans la montagne.

C'étaient surtout des paysages ombreux qu'il voyait là, beaucoup d'ombre, de mousses, de fraîcheurs et d'eaux vives, — et sa chère vieille mère qui le prenait doucement, pour le ramener par la main, comme dans son enfance.

— Oh !... une carosse de sa mère !... oh ! sa mère, là, caressant son

front dans ses pauvres vieilles mains tremblantes, et mettant de l'eau fraîche sur sa tête qui brûlait !

Eh ! quoi, plus jamais une caresse de sa mère, plus jamais entendre sa voix !... Jamais, jamais plus !... C'était la fin de toutes choses ?... Seul, tout seul, mourir là, au soleil, dans ce désert ! Et il se soulevait à demi, ne voulant pas mourir.

Des souvenirs de son enfance revivaient maintenant en foule dans sa tête, avec une netteté étrange. Il entendait une vieille chanson du pays, avec laquelle jadis sa mère l'endormait, tout petit enfant dans son berceau ; et puis, tout à coup, la cloche de son village sonnait bruyamment, au milieu du désert, l'Angelus du soir.

Alors, des larmes coulèrent sur ses joues bronzées ; ses prières d'autrefois lui revinrent à la mémoire, et lui, le pauvre soldat, se mit à prier avec une ferveur d'enfant ; il prit dans ses mains une médaille de la Vierge, attachée à son cou par sa mère ; il eut la force de la porter à ses lèvres, et l'embrassa avec un immense amour. Il pria de toute son âme cette Vierge des douleurs, que priait chaque soir pour lui sa mère naïve ; il était tout illuminé des illusions radieuses de ceux qui vont mourir, — et, tout haut, dans le silence écrasant de cette solitude, sa voix qui s'éteignait répétait ces mots éternels de la mort :

— Au revoir, au revoir dans le ciel !

Il était alors près de midi. Jean souffrait de moins en moins ; le désert, sous l'intense lumière tropicale, lui apparaissait comme un grand brasier de feu blanc, dont la chaleur ne le brûlait même plus. Pourtant, sa poitrine se dilatait comme pour aspirer plus d'air, sa bouche s'ouvrait comme pour demander de l'eau.

Et puis la mâchoire inférieure tomba tout à fait, la bouche s'ouvrit toute grande pour la dernière fois, et Jean mourut assez doucement, dans un éblouissement de soleil.

PIERRE LOTI.

CE QU'IL LUI FALLAIT

Monsieur (40 ans). — Ma chère amie, j'ai acheté la maison que tu connaissais, les chevaux que tu avais toujours désirés, les bijoux, les étoffes, les meubles que tu m'as demandés, n'y aurait-il pas encore autre chose que tu désirerais que je t'achète ?

Madame (20 ans). — Non, certainement, mon bon ami, n'achètes plus rien pour moi, mais pense à toi que tu oublie toujours.

Monsieur. — Mais je n'ai besoin de rien pour le moment.

Madame. — N'avais-tu pas dit que tu achèterais un caveau de famille ?

UN DIPLOMATE

La dame de la maison. — Il m'est impossible de donner quelque chose à manger à un homme aussi sale que vous l'êtes.

Le tramp. — Ça n'est pas ce que votre voisine pense, madame, car elle m'a fait manger tout à l'heure d'un pâté comme il n'y en a pas beaucoup aux alentours.

La dame de la maison. — Ah ! vous croyez. Et bien, entrez ici et je vous en ferai manger d'un dont vous me direz des nouvelles. Vous verrez s'il est aussi bon que celui de la voisine.

Si en tramway vous tenez le prix de votre passage dans votre bouche, ayez bien soin de ne pas éternuer avant que le conducteur soit passé.

BONNE OPINION DE LUI



Elle. — Samuel, mon ché Samuel, l'homme auquel j'accrochais ma main deva être un génie !

Lui. — O Fleu de Neige, quel bonheur, quelle fortune pour vous que nous nous soyons rencontrés !